



Universidad de Valladolid



Departamento de filología francesa y alemana

GRADO EN LENGUAS MODERNAS Y SUS LITERATURAS

TRABAJO FIN DE GRADO

**Femmes qui écrivent au XVIe siècle:
Amour et révolte**

Presentado por:

Irene Espinilla Gutiérrez

Tutelado por:

Javier Benito de la Fuente

2015

PLAN

INTRODUCTION	3
---------------------------	----------

CHAPITRE 1

La femme de la Renaissance

1.1. Le néoplatonisme, à l'origine de la révolte	5
1.2. Influence féminine	8
1.3. Femmes qui écrivent.....	10

CHAPÎTRE 2

Les auteures

2.1. Marguerite de Navarre.....	15
2.1.1. Marguerite, miroir des femmes "pécheresses"	16
2.1.2. Oeuvre	20
2.2. Louise Labé	27
2.2.1. La (re)Belle Cordière	28
2.3. Pernette du Guillet.....	32

CONCLUSIONS.....	35
-------------------------	-----------

BIBLIOGRAPHIE	37
----------------------------	-----------

Introduction

L'époque de la Renaissance, période de transition, s'est posé des questions autour de la condition féminine, mais aussi autour de l'amour et du rôle de la femme dans ce domaine. L'amour devient ainsi, comme au temps du *Roman de la Rose*, sujet de multiples débats. L'idéalisme d'inspiration platonicienne s'oppose au «réalisme» satirique, le féminisme fait face à la misogynie. Plusieurs thèmes de nature diverse (morale, sexuelle, conjugale, sociale) sont mis en cause. L'art et l'amour sont ainsi liés. «*Les questions adressées à l'un s'adressent à l'autre. Discours du désir, la poésie cherche à le définir, et à se définir en même temps*»¹.

Dans notre domaine, celui des femmes écrivaines de la Renaissance française, l'amour s'avère un moyen pour la révolte. Ce sentiment est éprouvé et formulé dans les œuvres littéraires à des degrés divers: amour pour l'autre, amour vers Dieu, amour pour les arts, pour les savoirs et pour la sagesse, amour platonique, amour érotique.... Toutes ces formes d'amour se traduisent en définitive par un amour vers soi-même et vers ses égaux, et c'est alors que toute une pléiade de femmes prend conscience de ses potentiels et exprime haut et fort ses pensées, ses désirs, ses inquiétudes et son art. L'amour inonde toutes leurs œuvres.

La révolte commence dans les sphères publiques, où la femme atteint progressivement des centres de pouvoir. Ou, au contraire, elle commence par les lettres pour s'emparer ensuite d'autres domaines comme la religion, la philosophie, la politique....Ce qui est certain est que l'écriture en devient le support, témoignant de ces progrès et de l'art de plusieurs femmes de différents rangs sociaux qui publient leurs œuvres. Les lettres deviennent pareillement un moyen d'évasion, mais aussi de conquête d'une certaine émancipation féminine.

Cette révolte, plus ou moins courageuse, plus ou moins explicite, est dans tous les cas d'autant plus remarquable qu'elle est inscrite dans une

¹ BERTHELOT, Anne et CORNILLIAT, François, *Littérature, textes et documents, Moyen Âge-XVIe siècle*, Ed. Nathan, Paris, 1988, p.310

époque, comme la plupart, misogyne. Avant, la période du Moyen Âge en France s'était caractérisée par le partage des responsabilités entre les deux sexes, auquel s'attaquèrent après les hommes qui voulurent créer un État Moderne gagnant à leur avis la majorité des groupes sociaux. L'évolution de ce changement ne fut ni brève ni linéaire, étant remplie "*de conflits, de polémiques, de reculs et d'avancés, de mises au point de stratégies, de batailles perdues ou gagnées...*". Éliane Viennot, qui a mené une étude approfondie autour des raisons de cette "exception française", regrette que l'histoire que s'enseigne aujourd'hui dans les salles de classe ne dise généralement rien de cette lutte, ou au moins rien de compréhensible².

C'est pour cela que, méconnaissant en grande partie cette croisade féminine de la Renaissance française, et très attirés par la situation de la femme au XVI^e siècle, nous nous sommes lancés à la mise en page d'une belle histoire. Celle-ci nous a fait découvrir des femmes uniques et des textes charmants et passionnants. Trois de ces femmes sont les protagonistes de cette étude de par leur répercussion dans la "révolte amoureuse" et de par la qualité de leurs textes: Marguerite de Navarre, Louise Labé et Pernette du Guillet.

² VIENNOT, Éliane, "Éliane Viennot" [on-line]. *La France, les femmes et le pouvoir* (Dernière mise au jour, 7 /6/2015)[Disponible le 10/6/2015, 16:20]. <URL: [HTTP://www.elianeviennot.fr/FFP.html](http://www.elianeviennot.fr/FFP.html)>

Chapitre 1: La femme de la Renaissance

Il est peu probable qu'aient existé, au cours de l'histoire de l'humanité, des périodes sans intérêt, sans mouvement, sans contradictions, sans avancées ni reculs en ce qui concerne les relations entre les sexes. Il est clair, en revanche, que la Renaissance est l'une des époques les plus passionnantes de ce point de vue³.

En effet, le XVI^e siècle s'avère une époque de l'Histoire où l'activité féminine se trouve en pleine effervescence. Que ce soit dans le domaine politique, littéraire ou des idées, la femme de la Renaissance essaie de redresser son image, ternie au cours du Moyen Âge, et de s'affirmer. Étant donné que *«pendant tout le moyen âge, la femme n'a pas d'existence personnelle. Elle n'existe qu'en tant qu'elle fait partie de la famille où elle entre pour administrer la maison et perpétuer la race»⁴*, cela semble être une tâche compliquée. Certes, au Moyen Âge, la figure de la femme était vénérée en littérature, notamment dans la poésie lyrique et le roman. Cependant, celui-ci est le seul domaine qui célèbre le culte de la femme, puisque l'épopée, la chanson de geste ou le fabliau traduisent la réalité de la vie commune: un sentiment généralisé d'infériorité féminine⁵.

Le néoplatonisme, à l'origine de la révolte

Si l'on se rapporte à la fin du XV^e siècle, on verra déjà s'organiser la théorie qui donnera lieu aux idées qui vont modifier la condition de la femme durant cette courte période: le néoplatonisme. L'esprit même de la Renaissance se compose de ces idées venues de l'Italie qui d'une part saluent

³ VIENNOT, Éliane, "Les femmes de la Renaissance, objets d'études au XX^e siècle", Université de Saint-Étienne, Institut Claude Longeon, p.2

⁴ DOUMIC, René, "La femme au temps de la Renaissance". In: *Revue des Deux Mondes*, 4^e période, tome 149, pp. 921-932, 1898, p.1

⁵ *Ibid.*, p.2

l'indépendance de l'individu, et de l'autre reprennent le culte antique de la beauté. Si le nouveau platonisme naît au sein des milieux savants- les académies italiennes-, il se développe cependant dans la cour, donnant lieu à un néoplatonisme mondain diffusé principalement par des œuvres comme le *Courtisan* de Castiglione, publié en 1528. Le roi de France ordonne la première traduction de ce texte en 1537 au milieu des problématiques autour des relations entre hommes et femmes cohabitant toujours dans la même cour⁶.

Ainsi, dans la recherche de la gloire et de la vertu, il faut être soi-même en se distinguant des autres. À l'appel du plaisir et du bonheur, l'homme sort de la cave et va à la recherche de la lumière et des idées de Platon, en dehors de toute matière et apparence. On rompt complètement avec les anciennes valeurs chrétiennes d'humiliation et sacrifice. Et c'est la femme qui inspire tout cela, de par sa beauté qui incite à l'amour pur, de par sa lumière. «*Platon n'eût pas manqué d'être étonné si on lui eût dit qu'il travaillait à préparer l'avènement de la royauté féminine*⁷». C'est ainsi que catholicisme et néoplatonisme se rejoignent, avec cette capacité de la femme, d'après René Doumic, pour profiter de tous les avantages qui serviront à sa propre glorification: le nouveau pouvoir des femmes se fera sentir dans la cour de François I et dans celle de Henri IV. La réinvention du platonisme est alors chrétienne et largement féministe.

*La haute culture de l'esprit étant considérée comme le plus grand bien, celui qui donne son prix à la vie, les femmes n'ont garde d'y rester étrangères. Ce n'est pas assez de dire que les femmes de la Renaissance sont instruites ; elles sont savantes*⁸.

On a comme exemples de cette sagesse féminine, qui veulent «*produire et transmettre de la pensée*», Christine de Pizan, Anne de France, Hélienne

⁶ VIENNOT, Éliane, "La diffusion du féminisme au temps de Louise Labé" , in *Louise Labé 2005, études réunies par Beatrice Alonso et Éliane Viennot*, Saint-Étienne, publications de l'Université de Saint-Étienne, 2004, p.29

⁷ DOUMIC, René, *op.cit.*, p.3

⁸ *Ibid.*, p.4

de Crenne, Marguerite de Navarre, Marie Dentière, les Dames des Roches, Marguerite de Valois, Marie de Romieu ou Marie de Gournay⁹.

Cependant, la culture de ces femmes laisse de côté des domaines comme les sciences, qui ne s'adressent pas à l'imagination et à la sensibilité, pour se consacrer aux arts et à la philosophie. Et cette littérature qu'elles produisent et consomment ne parle que d'amour comme unique sujet. Mais l'amour qui entoure ces écrivaines est caractérisé par la pureté: il est ainsi dépourvu de toute matérialité et ne s'adresse qu'à l'âme. C'est pour cela qu'il se réduit aux conversations et aux réflexions aristocratiques de cour, ne dépassant pas ce cercle étroit qui se voit inondé par la délicatesse (même si, d'après Doumic, le XVI^e siècle fut une des époques les plus *perverses* et *corrompues*, précisément au moment où les femmes *mènent leur croisade*). Le néoplatonisme réinsère alors la religion dont le culte se pratiquait déjà dans la Grèce antique: l'adoration de la Beauté, dont la courtisane en est la prêtresse à laquelle il faut honorer¹⁰.

Même s'ils ne sont pas sans ambiguïté de ce dernier point de vue, les auteurs platonisants, dont on connaît le succès, promeuvent une nouvelle conception de la femme et des relations entre les sexes qui rompt avec celle qui était majoritairement véhiculée par le Moyen Age tardif ; ils font de l' Aimée une personne, une personne avec qui l'on peut dialoguer, avec qui peut se produire le fameux « contr'échange » des âmes – ce qui présuppose une égalité entre les deux partenaires –, voire qui peut mener au salut¹¹.

C'est Anne de France qui entreprend la diffusion de ce nouveau courant avec *La Nef des dames vertueuses* commandée à Champier en 1503. Il s'agit d'un texte à destination des femmes, surtout de ses dédicataires Anne de France et sa fille Suzanne de Bourbon, qui, avec une succession de femmes

⁹ VIENNOT, Éliane, "Les femmes de la Renaissance...", p.5

¹⁰ DOUMIC, René, *op.cit.*, pp. 5-7

¹¹ VIENNOT, Éliane, "Les femmes de la Renaissance...", p.5

célèbres et d'exposés médicaux à caractère didactique pour montrer l'origine et la nature de l'homme, de la femme et du mariage, mais aussi des devoirs et valeurs féminins, veut prendre la défense des femmes et confondre ceux qui les attaquent. Marguerite de Navarre se fait après l'un des principaux défenseurs du texte, de même qu'elle présente et soutient dans ses écrits les nouvelles idées néoplatoniques favorables aux femmes sages, comme on verra plus tard. Entre-temps, la vogue du pétrarquisme et la révérence aux dames provenant de l'Italie se font sentir dans la cour grâce aux princesses qui favorisent le triomphe d'œuvres comme la *«première manière»* de la Pléiade, qui *«diffusait la vulgate à travers des recueils de poésie amoureuse dédiés à une femme idolâtrée»*¹².

Influence féminine

Tout d'abord on trouve , sur le terrain politique, une concentration de femmes gouvernant le royaume (*«seules ou en collaboration avec des rois, avec ou sans le titre de régente^{13»}*), ce que, en dehors la période mérovingienne, n'avait pas eu lieu dans aucune autre phase de l'histoire de France. C'est le cas par exemple d'Isabeau de Bavière, d'Anne de France, d'Anne de Bretagne, de Louise de Savoie, de Catherine de Médicis, de Marie de Médicis, d'Isabelle de Castille, de Marguerite d'Autriche, de Marie de Hongrie, de Marie Tudor, d'Elisabeth d'Angleterre, de Marguerite de Navarre, de Jeanne d'Albret ou de Catherine de Navarre. Il s'agit donc de femmes qui, étant reines ou non, en collaboration ou en opposition entre elles , étant certaines maîtresses royales, ont joué un rôle de premier plan dans les affaires politiques du pays. Cependant *«les femmes aux affaires ne sont pas une nouvelle exception française. Au contraire, le royaume des lys paraît à la fin du XV^e Siècle renouer avec une tradition qui s'est poursuivie un peu partout en Europe^{14»}*. Il faut néanmoins souligner le contexte particulier de la mise en place de la «loi salique», cette disposition française empêchant les femmes

¹² VIENNOT, Éliane, *La France, les femmes et le pouvoir. L'invention de la loi salique (Ve-XVI^e siècle)*, Perrin, Paris, 2006, p.491

¹³ VIENNOT, Éliane, "Les femmes de la Renaissance...", p.3

¹⁴ VIENNOT, Éliane, *La France, les femmes et le pouvoir...*, p.453

d'hériter et de transmettre la Couronne *«inventée quelque part entre la fin du XIVe siècle et le début du XVe, objet de théorisations politiques et de controverses intenses durant toute la Renaissance, et finalement sujet de guerre civile lors de l'arrivée au pouvoir d'Henri IV¹⁵»*.

La contestation à cette loi se produit à partir de la mort de Louis XI en 1483. Anne, fille aînée du feu roi, et son époux Pierre de Beaujeu secondent l'héritier, qui à ce moment a treize ans, s'installant au pouvoir (malgré les oppositions simultanées) et y demeurant pendant tout le règne de Charles VIII. Anne de France s'avère alors la première sœur d'un roi à exercer de telles responsabilités, mais aussi la première femme d'une longue série qui en feront autant jusqu'à la fin du siècle pratiquement,

«y compris à des positions fort inattendues, puisqu'on trouvera désormais parmi elles des maîtresses de roi! La surprise est d'autant plus grande que le personnage de la femme au pouvoir ne resurgit pas seul, comme c'était le cas (ou presque) aux temps passés. C'est entourées d'une escouade de fideles des deux sexes que ces femmes s'installent dans le paysage politique et qu'elles travaillent à légitimer leur pouvoir, tandis que, plus ou moins loin d'elles, d'autres femmes développent des formes d'activité marquées par l'indépendance et la capacité d'action, quand ce n'est pas la contestation pure et simple de la domination masculine¹⁶.»

Par rapport au domaine religieux, dans cette époque où apparaît la Réforme qui commence à se faire une place et à répandre les idées de Luther par toute l'Europe, l'influence des femmes joue un rôle décisif. Les conversions religieuses sont nombreuses entre elles, mais aussi l'activité épistolaire qu'elles maintiennent avec les grands réformateurs, ainsi que leur engagement politique, soit du côté de la Réforme (Marguerite de Navarre ou Sybille de Clèves en Allemagne, impulsant de manière décisive la légitimation et l'implantation des nouvelles églises) ou de la Contre-réforme (Mme Acarie, Marguerite de Valois)¹⁷. Ces convictions et préoccupations se reflètent, à son

¹⁵ VIENNOT, Éliane, "Les femmes de la Renaissance...", p.6

¹⁶ VIENNOT, Éliane, *La France, les femmes et le pouvoir...*, p.452

¹⁷ *Ibid.*, p.465

tour, dans l'abondante littérature spirituelle féminine de l'époque¹⁸. Quels aspects du réformisme intéressaient tellement aux femmes de la renaissance alors? Selon Viennot¹⁹, il s'agirait de l'espoir de changement que ce nouvelle expression religieuse leur apporte «*pour les marges de manœuvre qu'elles leur offrent dans la phase de "flottement" institutionnel qui caractérise leurs premiers pas, pour l'importance qu'acceptent de leur donner les chefs religieux en quête de "parts de marché"*».

Femmes qui écrivent

La majorité de ces femmes sont aussi écrivaines (Anne de France, Louise de Savoie, Marguerite de Navarre, Catherine de Médicis, Jeanne d'Albret, Marguerite de Valois). La scène littéraire, également bien fournie, présente des femmes de différentes couches sociales (princesses, nobles, bourgeoises, religieuses, humanistes...) exprimant au moyen des plus divers genres leurs idées, souffrances, espoirs et dénonces à l'oppression. Mais le fait important c'est qu'elles publient leurs écrits, ce qui n'est pas propre aux hommes de leur milieu. Elles rentrent, ainsi, dans un terrain que les clercs estiment le leur. La pionnière en est Marguerite d'Autriche en 1492 avec sa *Complainte de dame Marguerite*, suivie d'une autre princesse, Anne de France, et des près de vingt-cinq ouvrages publiés par Marguerite de Navarre, principale instigatrice des futures publications²⁰. Sinon, entre 1488, date de la parution de l'*Art de Chevalerie* de Christine de Pizan, jusqu'aux années 1530, «*vingt des vingt-deux ouvrages d'autrices publiées en France étaient l'œuvre de mortes et/ ou de saintes (Christine, Proba Falconia, Hildegarde de Bingen, Élisabeth de Shönau, la Pseudo Brigitte de Suède...)*»²¹. Ce grand nombre de femmes de lettres doit être mis en étroite relation, selon Viennot²², avec l'invention de l'imprimerie, mais aussi avec le débat de l'époque sur la capacité des femmes à raisonner et l'interdiction qui pesait sur elles de fréquenter les

¹⁸ VIENNOT, Éliane, "Les femmes de la Renaissance...", p.5

¹⁹ VIENNOT, Éliane, *La France, les femmes et le pouvoir...*, p.465

²⁰ *Ibid.*, p.466

²¹ VIENNOT, Éliane, "La diffusion du féminisme...", p.33

²² VIENNOT, Éliane, "Les femmes de la Renaissance...", p.6

lieux éducatifs, qui paradoxalement se trouvaient en pleine croissance au XVIe siècle.

C'est ainsi que les propos féministes²³ sont bien reflétés dans l'œuvre de ces écrivaines. En fait, plusieurs princesses tiennent ouvertement des propos féministes. Anne de France et ses *Enseignements...*(1504-1505) montrent toutes les conduites qui mènent une femme à la réussite ou à l'échec, suivis de Marguerite de Navarre qui, avec plus d'assurance dans ses convictions, fait d'ailleurs publier le traité de la duchesse, et «*affiche en effet la même absence de complaisance envers les femmes qui se fourvoient, mais aussi la même confiance dans la capacité des ses semblables à triompher des obstacles*²⁴». La misogynie qui règne à l'époque, déjà influencée par une longue tradition instaurée par des textes comme *La Genèse*, rend cette tâche compliquée. La pire des choses qui pouvait néanmoins leur arriver était de subir quelques méchantes moqueries. Cela n'enlevait pas cependant leurs attraits courageux. En revanche, comme le signale Pierre Darmon, «*en dépit de l'exploitation souvent spectaculaire de thèmes misogynes par une pléiade d'écrivains ou de prédicateurs, les "féministes" restent les plus nombreux, et de loin, semble-t-il*²⁵», et ce sont des hommes dans sa majorité, à quelques exceptions comme Marie de Gournay (1565-1645), Anne-Marie van Schurman (1607-1678) et la propre Marguerite. Certains de leurs œuvres montrent un contenu très en avance sur leur temps et un féminisme sincère, parfois ardent²⁶.

Le fait que les femmes les plus célèbres et reconnues de leur époque soient tellement engagées publiquement dans ces affaires et qu'elles publient en plus leurs ouvrages, provoque un effet de libération sur d'autres femmes de

²³ Comme le dit bien Pierre Darmon, le vocable féminisme employé pour parler du XVIe siècle s'avère un anachronisme. «*Le terme n'existant pas encore, on emploie les expressions "partisans des femmes" ou "défenseurs du sexe", ce qui exprime la nature ouvertement conflictuelle du débat qui oppose misogynes et féministes. Le féminisme, tel qu'on le conçoit aujourd'hui, a d'ailleurs peu de points communs celui des XVIe et XVIIe siècles*». (*Femme, repaire de tous les vices*, p.71)

²⁴ VIENNOT, Éliane, *La France, les femmes et le pouvoir...*, p.491

²⁵ DARMON, Pierre, *Femme, repaire de tous les vices. Misogynes et féministes en France (XVIe-XIXe siècles)*, André Versailles éditeur, Bruxelles, 2012, p.71

²⁶ *Ibid.*, p.72

différents milieux qui se lancent dans la brèche ouverte par Marguerite de Navarre. En effet, la prolifération d'imprimés féminins à partir de 1530 est la conséquence de l'immédiate réception de leurs idées de la part des plus diverses couches sociales, et la raison de la reconnaissance de plusieurs femmes envers ces autrices qui leur ouvraient des nouvelles voies et auxquelles dédiaient des nouveaux écrits²⁷. On peut voir l'exemple d'Hélisenne de Crenne, qui publie un roman, un recueil de lettres, un Songe et une traduction de Virgile qui le rendent célèbre et qui seront plusieurs fois réédités. Une future abbesse d'Annecy, Jeanne de Jussie, et une bourgeoise lyonnaise publient aussi, cette dernière appelant les femmes à «*eslever un peu leur esprits par dessus leur quenoilles*²⁸» pour se dédier à la création littéraire et «*faire entendre au monde*», et devenant célèbre pour quelques siècles grâce à ses *Œuvres*²⁹.

Au total, elles sont près d'une quarantaine, autrices ou traductrices, à avoir leurs noms inscrits sur un volume imprimé entre la fin des années 1530 et les années 1580, pour la seule aire francophone. Et ces femmes sont loin de se limiter à ce qu'on appelle aujourd'hui littérature. Au-delà des affaires religieuses, évidemment très prégnantes, les questions politiques retiennent toute leur attention. Suzan Broomhall a pu analyser qu'entre 1560 et 1564, puis entre 1585 et 1589, soit aux époques de très grande instabilité, "à peu près 67% des écrits (imprimés) des femmes traitent prioritairement des événements politiques".³⁰

Mais pas sans faire des grands efforts, car pendant cette époque de grandes tensions de genre, qui se prolonge dès la fin du XIIIe siècle avec ce que les historiens ont nommé depuis la fin du XIXe siècle la «querelle des femmes», une offensive misogyne généralisé prévaut dans tous les domaines

²⁷ VIENNOT, Éliane, "La diffusion du féminisme...", p.33

²⁸ LABÉ, Louise, *Œuvres complètes*, (éd. critique et commentée par Enzo Giudici), Genève, Droz, 1981, p.18

²⁹ VIENNOT, Éliane, *La France, les femmes et le pouvoir...*, p.493

³⁰ *Ibid.*, p. 480

de la vie publique. Il s'agit alors, d'après Viennot, d'une «guerre» qui va «de la dégradation de la condition juridique des femmes à la chasse aux sorcières, en passant par la prolétarisation du travail féminin et par l'adoption de la théorie politique dite de la "loi salique" (...); une "guerre" dont le centre névralgique est la question de l'éducation- ou plus exactement la question du savoir patenté: celui qui s'enseigne à l'université, se traduit en "grades" et ouvre sur les charges prestigieuses». De plus, avec le retour d'une femme au pouvoir (car avant, le Moyen Âge s'est caractérisé comme une période d'ample partage des responsabilités politiques entre les sexes), comme c'est le cas d'Anne de France en 1483, et les successives qui se mêleront aux affaires, la France se trouve en plein conflit entre les «partisans de l'égalité des sexes» et «ceux de la domination masculine»³¹.

En conséquence, ce sont les femmes de cette élite intellectuelle qui vont rétablir elles-mêmes la condition et l'influence féminines. Pourtant, dans cette tâche compliquée face à la contestation de leur pouvoir, il a été décisive la position des hommes qui les ont aidées (comme dans les cas des rois ou des écrivains féministes³² que l'on a nommés) ou, du moins, laissé faire, pour qu'elles soient parvenues si vite à un tel résultat contre le large éventail de diffusions misogynes qui les entouraient.³³

Malheureusement, comme le signale Doumic, ce songe ne va pas faire long feu, comme tout ce qui est bon, et le règne de Beauté instauré au début du

³¹ VIENNOT, Éliane, "La diffusion du féminisme...", pp. 19-20

³² Comme le certifie l'étude de Pierre Darmon, [*Femme, repaire de tous les vices. Misogynes et féministes en France (XVIe-XIXe siècles)*], des aberrants textes misogynes abondent, en réponse auxquels se produisent des louanges littéraires du sexe féminin. D'après les mots d'Éliane Viennot, «nombre de lettrés sont en outre, au XVIe siècle, prêts à descendre dans l'arène pour dire que la sujétion et le mépris dont souffrent les femmes sont intolérables. La publication à Lyon, vers 1485, soit quelques années seulement après l'introduction de l'imprimerie en France, du *Champion des dames* de Martin Le Franc (vieux de quarante-cinq ans), paraît l'un des points de départ des très nombreux ouvrages dédiés à la défense du sexe féminin». (*La France, les femmes et le pouvoir*, p.514)

³³ VIENNOT, Éliane, *La France, les femmes et le pouvoir...*, p.494

siècle laisse la place à nouveau à la violence et la brutalité des guerres de religion et, par conséquent, à la banqueroute du féminisme.³⁴

³⁴ DOUMIC, René, *op.cit.*, p.7

Chapitre 2: Les auteures

Marquerite de Navarre (1492-1549)

*Bien sens en moi que j'en ai la racine
 Et au-dehors ne vois effet ni signe
 Qui ne soit tout branche, fleur feuille et fruit
 Que tout autour de moi elle produit.
 Si je cuyde regarder pour le mieux
 Me vient fermer une branche les yeux.
 Tombe en ma bouche, alors que veux parler
 Le fruit par trop amer à avaler.*

Marguerite de Navarre, *Le Miroir de l'âme pécheresse*

Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, aussi connue sous les noms de Marguerite de Valois, d'Alençon, ou d'Orléans, est la fille de Charles d'Orléans et de Louis de Savoie. Elle est la sœur, par conséquent, du roi de France François I.³⁵

«*Corps féminin, cœur d'homme, tête d'ange*», aux yeux de Clément Marot (en *L'adolescence Clémentine*, 1532), cette femme de lettres très cultivée (elle connaît l'italien, l'espagnol, le latin et l'hébreu), devient, à l'avènement de son frère, une figure politique et diplomatique importante dans une cour éclairée et florissante grâce à sa propre influence. En effet, elle y joue le rôle de conseillère du roi, pour qui elle éprouve une grande affection et admiration, et aussi celui de mécène des meilleurs écrivains du temps, comme Clément Marot, Mellin de Saint-Gelais, Peletier du Mans, Étienne Dolet ou Bonaventure des Périers. Des poètes, enfin, «*des théologiens humanistes, toutes sortes d'esprits hardis ou insolents, qui lui doivent la liberté d'expression et parfois le*

³⁵ MAKWARD, Christiane P. et COTTENET-HAGE, Madeleine, *Dictionnaire littéraire des femmes de langue française. De Marie de France à Marie NDiaye*, Karthala, Paris, 1996, p.429

*salut*³⁶». C'est dans cette cour, «*qui réunit tout ce que la République des lettres compte de célébrités*», et sous la protection de la reine de Navarre, qu'Antoine Héroët publie *La parfaite Amye*, célébration de la femme, en 1542. Comme le dit Pierre Darmon, «*on conçoit que de tels parrainages aient excité jusqu'à l'aigreur la fibre misogyne des littérateurs abandonnés à eux-mêmes*³⁷».

Elle rencontre aussi dans la Cour des novateurs religieux comme Lefèvre d'Étaples, correspond avec l'évêque de Meaux et Guillaume de Briçonnet et lit Luther.

Après la mort de son premier mari, Charles d'Angoulême, elle épouse en 1527 Henri d'Albret, roi de Navarre. Leur fille, Jeanne d'Albret, sera la mère du futur Henri IV. En 1534, à la suite de l'affaire des Placards, qui inaugure la répression des protestants par le roi et la cour, Marguerite se retire à Nérac. C'est là qu'elle compose des poésies (les marguerites...), des comédies et son œuvre la plus connue, l'Heptaméron. Plus tard, la mort de François I la plonge dans une grande tristesse qui fait qu'elle ne joue plus aucun rôle politique. Elle compose cependant des poèmes (comme *La navire* ou *Les prisons*) et meurt à Odos de Bigorre en 1549.³⁸

Marguerite, miroir des femmes "pécheresses"

L'influence de la reine de Navarre est considérable, que ce soit dans le domaine politique, religieux ou littéraire. Pour le premier, Marguerite avait été déjà éduquée par sa mère, Louise de Savoie, en égalité avec son frère, en partageant le pouvoir royal entre les trois à l'arrivée du jeune François au trône. En effet, c'est elle que la régente Louise envoie négocier la libération de François I lorsque celui-ci est prisonnier en Espagne après la défaite de Pavie. Après, quand il faut négocier la «paix des dames», Marguerite accompagne sa mère dans cette affaire. Une fois reine de Navarre par son mariage avec Henri

³⁶ BERTHELOT, Anne et CORNILLIAT, François, *op.cit.*, p.286

³⁷ DARMON, Pierre, *Femme, repaire de tous les vices. Misogynes et féministes en France (XVIe-XIXe siècles)*, André Versaille éditeur, Bruxelles, 2012, p.73.

³⁸ BERTHELOT, Anne et CORNILLIAT, François, *op.cit.*, p.286

d'Albret, elle siège au Conseil restreint où son mari n'est pas admis; et entretient les ambassadeurs successifs d'Henri VIII. Après la mort de sa mère, elle reste aux côtés de son frère le roi, en l'aidant et conseillant³⁹.

Ensuite, et par rapport au domaine religieux, Marguerite participe activement au développement de la Réforme au temps où les idées de Luther se propagent en Europe. Bien qu'elle n'ait jamais été officiellement convertie, son engagement à cette cause aux côtés des réformateurs du cercle de Meaux dès les années 1520 joue un rôle décisif pour l'implantation de cette nouvelle courant⁴⁰. La sœur du roi donne asile aux persécutés par l'autorité royale et la Sorbonne, tandis qu'elle même est regardée hostilement par cette dernière au point d'être accusée d'hérésie à cause de son mysticisme personnel d'influences néoplatoniciennes, qui se voit reflété dans sa poésie⁴¹. En fait, sa première œuvre, un écrit mystique intitulé *Le miroir de l'âme pécheresse*, est condamnée par la Sorbonne et versée au dossier de la Réforme⁴².

En ce qui concerne la littérature de son époque, cette protectrice des lettres joue un rôle capital dans l'essor de la poésie humaniste. La reine de Navarre «édite ou réédite, seule ou avec d'autres auteurs, près de vingt-cinq ouvrages entre 1531 et 1549, et cela malgré les foudres de la Sorbonne qui met à l'index l'une de ses œuvres en 1533!⁴³», donnant l'impulsion décisive aux futures publications de plusieurs femmes écrivaines, bien que la première à avoir publié ses écrits soit Marguerite d'Autriche en 1492 avec sa *Complainte de dame Marguerite*. Ainsi, au-delà de la protection qu'elle offre à des poètes comme Marot, elle est au centre d'un groupe d'écrivains auxquels «pensionne, place, commandite, conseille⁴⁴». Et c'est ainsi que, comme l'affirment Frank

³⁹ VIENNOT, Éliane, *La France, les femmes et le pouvoir...*, p.460

⁴⁰ *Ibid.*, p.465

⁴¹ BERTHELOT, Anne et CORNILLIAT, François, *op.cit.*, p.286.

⁴² P.G CASTEX, P. SURER, G. BECKER, *Manuel des études littéraires françaises, XVIe siècle*, Hachette, Paris, 1966, p.6

⁴³ VIENNOT, Éliane, *La France, les femmes et le pouvoir...*, p.466

⁴⁴ *Ibid.*, p.470.

Lestringant et Michel Zink⁴⁵, le genre poétique est renouvelé grâce à l'élan des travaux comme celui de la reine:

La rénovation des formes poétiques trouve une sorte de couronnement spirituel dans la profonde mutation du lyrisme chrétien qui s'opère sous François I, notamment grâce à l'impulsion de Marguerite de Navarre et de Marot. L'œuvre poétique de Marguerite (...) semble déjà témoigner d'un souci réel quoique implicite de s'affranchir des formes les plus traditionnelles du lyrisme chrétien (notamment rondeau, ballade et chant royal) pour donner libre cours à une méditation individuelle de plus longue haleine. Marguerite cherche dans les rythmes et les images du langage poétique le moyen de rendre compte de l'intimité du sentiment religieux. Les formes les plus souples semblent les plus appropriées à ce projet.

Par ailleurs, à part ses idées religieuses, lesquelles tellement d'encre font couler, Marguerite de Navarre diffuse et défend des courants philosophiques comme le néoplatonisme, dont la réinterprétation est chrétienne et aussi largement féministe⁴⁶.

Ses poètes diffusent ces nouvelles idées favorables aux femmes (sages!), et elle-même en "explique" les principaux fondements dans ses œuvres. Elle fait en outre traduire, en 1547, le texte fondateur du père de cette philosophie, le Commentaire sur le Banquet de Platon de Marcile Ficin⁴⁷.

Dans la dix-neuvième nouvelle de l'Heptaméron, elle décrit ainsi l'amour, selon les doctrines du nouveau platonisme:

⁴⁵ LESTRINGANT, Frank et ZINK, Michel, *Histoire de la France littéraire, Naissances, Renaissances (Moyen Âge-XVIe siècle)*, PUF, Paris, 2006, p. 929

⁴⁶ VIENNOT, Éliane, "Les femmes de la Renaissance...", p.5

⁴⁷ VIENNOT, Éliane, *La France, les femmes et le pouvoir...*, p.491

« *J'appelle parfaits amans ceux qui cherchent dans ce qu'ils aiment quelque perfection de beauté, de bonté ou de bonne grâce, ceux qui tendent toujours à la vertu et qui ont le cœur si haut, si honnête, que, fussent-ils en mourir, ils ne voudraient pas viser aux choses basses que l'honneur et la conscience réprouvent ; l'âme n'est créée que pour retourner au bien suprême, et tant qu'elle est renfermée dans le corps, elle ne fait qu'y tendre. Mais le péché du premier père a rendu obscurs et charnels les sens, son intermédiaire forcé...⁴⁸* »

Elle exprime aussi ouvertement ses propos féministes dans ses œuvres, par exemple dans l'*Heptaméron* où l'on trouve une dénonce cinglante des tactiques des hommes pour obtenir la soumission féminine et de toutes les formes de violence subies par les femmes. La sœur du roi accuse aussi la partialité régissant la «loi des hommes» qui «*donne si grand déshonneur aux femmes qui aiment autres que leurs maris*» mais exempte les «*maris qui aiment autres que leurs femmes*⁴⁹». Malgré cela, l'auteure ne cherche pas à renverser la situation et même un de ses personnages, Parlamente, reconnaît que «*c'est raison que l'homme gouverne comme notre chef*⁵⁰». Le fait d'assumer tacitement la réalité injuste, même si Marguerite en fait la dénonce, pourrait nous mener à penser que ce proto-féminisme aurait ses limites. Nonobstant, «*il n'en reste pas moins audacieux pour le XVIe siècle*⁵¹», comme bien le remarque Pierre Darmon.

D'ailleurs, la formule de cette œuvre présente comme protagonistes cinq personnages féminins face à cinq personnages masculins que l'auteur fait débattre sur les relations entre hommes et femmes, notamment; ce qui dénote ce désir d'égalité des sexes éprouvé par l'écrivaine. Comme le signale Martine Messert dans le *Dictionnaire des femmes de langue française*:

⁴⁸ *Conteurs français du XVIe siècle* (textes présentés et annotés par JOURDA, Pierre), Paris, Gallimard, 1971, p.846

⁴⁹ *Ibid.*, p.819

⁵⁰ *Ibid.*, p.960

⁵¹ DARMON, Pierre, *op.cit.*, p.79

Le thème principal de l'Heptaméron est l'amour et c'est là que le "proto-féminisme" de la reine de Navarre est apparent. Comme Christine de Pisan avant elle, Marguerite essaye de redresser l'ordre établi par le Moyen Âge, selon lequel la femme est un être inférieur. Elle examine les rôles respectifs des sexes dans le mariage et en dehors et conclut qu'hommes et femmes étant égaux devant Dieu, ils sont égaux...ou presque, devant les hommes⁵².

À part l'influence qu'elle peut exercer sur d'autres femmes qui se lancent dans l'édition de leurs ouvrages, la reine des lettres influe aussi sur l'œuvre de deux grands auteurs qui écrivent sous sa protection: Bonaventure des Périers et Clément Marot. Le premier, son valet de chambre, publie en 1538 le *Cymbalum Mundi*, un «*audacieux recueil de libre pensée*» sous forme de dialogues, ainsi que plusieurs contes de style naïf. Le deuxième reçoit dans son œuvre les influences de la Renaissance mondaine et de la Réforme, de même que toute la délicatesse italienne⁵³.

Œuvre

Poésie

Comme le reste de poésie religieuse qui, laissant de côté les hymnes, s'affirme dans la seconde moitié du XVI^e siècle, les vers de Marguerite sont d'usage privé⁵⁴. Ils ouvrent la voie d'une exploration intérieure qui, dans le cas de la sœur du roi, se traduit par un évangelisme entre le platonisme et le christianisme, qui trouve dans la poésie son expression la plus pure, au-delà des nouvelles de l'*Heptaméron*⁵⁵. L'amour, sous toutes formes d'expression, en est le thème principal: l'amour de Dieu (amour de la créature pour son créateur

⁵² MAKWARD, Christiane P. et COTTENET-HAGE, Madeleine, *op.cit.*, p.430

⁵³ P.G CASTEX, P. SURER, G. BECKER, *op.cit.*, p.6

⁵⁴ LESTRINGANT, Frank et ZINK, Michel, *op.cit.*, p.477

⁵⁵ BERTHELOT, Anne et CORNILLIAT, François, *op.cit.* p.314

et vice versa), amour des humains entre eux, confrontés à la mort et au péché⁵⁶.

Son premier écrit, le *Dialogue en forme vision nocturne* (1525) , est une réflexion autour de la mort et du rôle de la foi suite à la mort de sa nièce Charlotte avec laquelle elle parle dans ce dialogue imaginaire. Ce premier ouvrage est suivi de la publication de *L'oraison de l'âme fidèle* en 1526.

C'est en 1531 qu'elle publie *Le miroir de l'âme pécheresse*, un long poème de 1434 vers où la reine exprime tout son mysticisme, ainsi qu'un sentiment aigu de l'insuffisance de la condition humaine. Dans cet ouvrage la poésie analyse, dialogue, prie et établit le discours d'un amour en quête de rédemption.

Prisonnière du corps, affrontée à la chair, l'âme se souvient de son Sauveur et cherche à le rejoindre, à disparaître en Lui: elle est à la fois l'Épouse, la Sœur, la Fille, déchue et consciente de sa déchéance, comme du salut possible. S'efforçant à la perfection, l'amour humain n'échappera pas au conflit de ses valeurs et de l'exigence chrétienne⁵⁷.

Après, en 1547, le recueil de vers intitulé *Les Marguerites de la marguerite des princesses* («marguerite» au sens latin de *margarita*, perle) voit le jour. Dans cet ouvrage, selon le Manuel des études littéraires françaises, «l'amour de Dieu, ou du roi son frère, ou des joies terrestres, lui inspire parfois des élans purs et émouvants, qui lui assurent une place parmi nos poètes lyriques⁵⁸».

⁵⁶ LESTRINGANT, Frank et ZINK, Michel, op.cit., p.477

⁵⁷ BERTHELOT, Anne et CORNILLIAT, François, op.cit. p.314

⁵⁸ P.G CASTEX, P. SURER, G. BECKER, op.cit. p.6

La Navire, écrit après la mort du roi, en 1547, et composé en «rime tiercée» , relevant de la tradition italienne, traduit aussi la lutte néoplatonique entre l'amour mondain et les exigences chrétiennes. Suite à la maladie qui l'avait empêchée d'assister à la mort de son frère, pour qui la reine éprouvait tant d'amour, la douleur extrême est présente dans chaque vers. Ici Marguerite dialogue avec le roi défunt, qui essaie de la détourner de l'amour fraternel afin qu'elle se consacre plutôt à l'amour chrétien, la «parfaite amour»⁵⁹ .

Les prisons, considéré comme l'un des ouvrages capitaux de la reine de Navarre de par son ampleur et ambition, est une vaste confession allégorique qui, d'après Simone Glasson, se distingue fortement des œuvres lyriques qui la précèdent. Dernier «miroir» de Marguerite et composée pendant son époque de grand deuil en 1547, l'œuvre présente les différentes prisons qui enserrant l'homme avant de gagner la liberté. Les liens d'amour, l'Ambition, l'Avarice, la Concupiscence et, en dernier lieu, la science, sont évoqués en tant qu'attachements de l'être humain. Celui-ci trouvera finalement le ravissement en Dieu⁶⁰ .

Narrative

Néanmoins c'est par son œuvre majeure, l'*Heptaméron* qu'elle est connue du grand public actuel. Publiée pour la première fois en 1558, neuf ans après la mort de Marguerite, elle est intitulée *Histoire des Amants Fortunés*. L'ouvrage avec le titre que l'on connaît aujourd'hui n'apparaît qu'une année plus tard, plus complet que le précédent, par ordre de sa fille Jeanne d'Albret⁶¹ .

À l'imitation du *Décameron* de Boccace, il s'agit d'un ensemble de nouvelles (soixante-douze au total, réunies après la mort de l'auteure qui laisse l'œuvre inachevée: sept journées de dix nouvelles, et deux nouvelles pour commencer la huitième journée) de ton galant et même gaillard, enchâssées à

⁵⁹ BERTHELOT, Anne et CORNILLIAT, François, *op.cit.*, p.314

⁶⁰ DE NAVARRE, Marguerite, *Les prisons* (édition et commentaire par Simone Glasson), Genève, Droz, 1978., p.9

⁶¹ MAKWARD, Christiane P. et COTTENET-HAGE, Madeleine, *op.cit.*, p.430

leur tour dans une histoire qui présente dix protagonistes qui racontent les nouvelles comme des faits réels. Les devisants se trouvent isolés à la campagne à cause des inondations produites par les pluies torrentielles à Cauterets et décident de raconter chacun une histoire par jour afin que leur enfermement passe plus vite.

Cependant, il est important de souligner, comme le fait Martine Messert, que c'est uniquement par la forme que l'Heptaméron et l'œuvre de Boccace se ressemblent. Même si l'auteure a reçu les influences des conteurs italiens, son texte s'avère complètement original de par son fond et sa manière. «*Dans son livre, Marguerite aborde plusieurs genres: histoire courte, parfois gauloise, nouvelle dramatique, récit philosophique; chaque conte contient un débat moral où l'auteur se révèle une des meilleures psychologues du temps*⁶²». Selon le *Manuel des études littéraires*, ce sont les commentaires que l'auteure attribue aux personnages, «*sérieux et profonds*» témoignant «*de scrupules moraux et religieux*», ce qui l'éloigne de Boccace⁶³, en outre du fait qu'elle prétend «*n'essayer nulle nouvelle qui ne soit véritable histoire*⁶⁴».

L'Heptaméron, en plus de déroutant, est considéré comme un examen idéologique, sociologique et psychologique de l'époque de son écrivaine, de même qu'une étape marquante de l'histoire, non seulement littéraire mais aussi des femmes et de leur émancipation⁶⁵.

On trouve d'ailleurs, à l'intérieur de cette œuvre, ce que Frank Lestringant et Michel Zink appellent une *micro-société*, où deux modèles culturels s'opposent à la suite du parti pris des différents devisants. En fait, d'après les auteurs de *l'Histoire de la France littéraire*, «*donner la parole à plusieurs interlocuteurs, c'est découvrir des différences irréductibles de caractère et de idéologie. Dès le moment où la scène de conversation devient*

⁶² MAKWARD, Christiane P. et COTTENET-HAGE, Madeleine, *op.cit.*, p.430

⁶³ P.G CASTEX, P. SURER, G. BECKER, *op.cit.* p.6

⁶⁴ *Conteurs français du XVIe siècle* (textes présentés et annotés par JOURDA, Pierre), Paris, Gallimard, 1971, p.709

⁶⁵ MAKWARD, Christiane P. et COTTENET-HAGE, Madeleine, *op.cit.*, p.431

un débat d'idées et que celui-ci accorde aux participants la liberté de s'exprimer, l'harmonie de la société conteuse vole en éclats». On aurait ainsi le côté le plus mondain, traditionnel et ludique de la vie faisant face à une sensibilité «*plus intellectuelle, soucieuse de vérité et inquiète de la voir se disperser*⁶⁶».

C'est alors ce côté à multiples facettes, ce qui dérouté le lecteur de l'œuvre de la reine de Navarre. René Doumic le qualifie de «*déconcertant*» en tant que, inscrit dans la littérature mondaine, ce recueil de contes «*excessivement hardis*» réunis par une honnête femme, a la forme d'un livre de morale. Dans ce souci édificateur, «*la morale la plus délicate se rencontre avec la plus facile et ne semble pas choquée de la rencontre. Les détails sont scabreux et les réflexions sont fines. L'expression est encore en maints passages d'une souveraine impudeur*⁶⁷».

Tout d'abord, on remarque cette volonté de réalisme que l'auteure annonce déjà dès le prologue. Toutes les histoires racontées par les personnages sont présentées comme des «*faits véritables*», et même les événements dans lesquels sont enchâssées ces petites nouvelles, et leurs protagonistes, suivant la technique du *Décameron* et d'autres textes italiens. Marguerite de Navarre réussit ainsi à créer une vraisemblance, «*elle a su créer tout à la fois une illusion topographique; une illusion biographique; une illusion anecdotique*⁶⁸». Les étranges prénoms des protagonistes s'expliquent par le fait qu'ils sont des anagrammes des vrais prénoms de gens en chair et en os que l'auteure connaît assez bien. À titre d'exemple, la vieille dame Oysille, qui tant de respect inspire entre les membres de l'assemblée est en réalité Louise de Savoie, mère de Marguerite. Parlamente et Hircan sont en fait le couple royal, la propre Marguerite et son époux Henri d'Albret. Ces deux femmes sont représentées comme des personnages fortes: l'une expérimentée, intelligente, indulgente et pieuse; l'autre sage, sérieuse et jamais oisive. Tous les deux sont les premières à prendre la parole et l'initiative dans les assemblées initiales, se

⁶⁶ LESTRINGANT, Frank et ZINK, Michel, *op.cit.* p. 216

⁶⁷ DOUMIC, René, *op.cit.*, p.5

⁶⁸ FEBVRE, Lucien, *Amour sacré, amour profane*, Paris, Gallimard, 1996, p.239

montrant sérieuses et dignes⁶⁹. Cet éloge des femmes ne se produit pas néanmoins en détriment des hommes. En fait, on peut voir comment, dans le premier livre, les «*mauvais tours que les femmes ont faicts aux hommes*» sont aussi faits par «*les hommes aux femmes*⁷⁰». «*Mais nous découvrons sans peine qu'ils sont plus fautifs que les femmes et que leur sexualité est à l'origine de bien des faiblesses féminines!*⁷¹». Contrairement à Boccace, l'amour est une chose sérieuse, voire dramatique, pour Marguerite⁷². Il est tantôt peint comme un sentiment grave et pur, et non comme un caprice, il est «*sacrifié à un devoir impérieux, ou comme une passion dévorante, ou comme une aspiration platonique; ainsi la sensualité et la courtoisie, l'audace et la pureté, le rire et les larmes se mêlent dans son œuvre*⁷³». Comme le signale Messert, pour Marguerite ce ne sont pas les circonstances qui font le bonheur, mais les individus.

À une époque où les mariages de convenance étaient nombreux, Marguerite ne les condamne pas, car dans une certaine mesure le choix continue à appartenir à la femme. Elle s'intéresse au conflit moral et aux sentiments plus qu'aux événements. Chaque conte est un roman en miniature, dans la tradition qui deviendra celle du roman français d'analyse⁷⁴.

Deuxièmement, l'évangélisme qui parcourt l'ouvrage est très présent parfois sous la forme d'un sermon moralisant, dans la messe que les protagonistes écoutent au début de chaque journée, dans les prêches évangéliques de Mme Oysille ou dans les pieux et longues commentaires de l'aînée du groupe. Après la violence, la tromperie ou l'adultère présents dans les nouvelles, cette «*mixture d'amour profane et de dévotion exaltée*⁷⁵» choque le lecteur, comme on peut s'y attendre. À la recette devrait-on ajouter une

⁶⁹ FEBVRE, Lucien, *op.cit.*, pp.244-245

⁷⁰ *Conteurs français du XVIe siècle* (textes présentés et annotés par JOURDA, Pierre), Paris, Gallimard, 1971, p.711

⁷¹ MAKWARD, Christiane P. et COTTENET-HAGE, Madeleine, *op.cit.* p.431

⁷² *Ibid.*

⁷³ P.G CASTEX, P. SURER, G. BECKER, *op.cit.*, p.6

⁷⁴ MAKWARD, Christiane P. et COTTENET-HAGE, Madeleine, *op.cit.* p.431

⁷⁵ FEBVRE, Lucien, *op.cit.*, p.282.

pincée de néoplatonisme et un brin de féminisme pour avoir enfin ce classique étonnant.

Théâtre

Dans les années 1520-1550, peu fécondes en production dramaturgique, Marguerite de Navarre écrit plusieurs pièces qu'elle fait jouer devant la Cour⁷⁶.

Le théâtre de la reine s'insère entre les formes dramaturgiques médiévales et celles du théâtre humaniste, représentant une *tentative singulière* qui serait étrangère aux débats de renouvellement du genre dramatique. La sœur du roi commence par écrire des "comédies" ou «moralités» sacrées, inspirées du Nouveau Testament, dans la tradition des mystères. Après, de 1535 à 1549, elle compose sept comédies profanes, prolongation de sa poésie, qui toutes traitent d'amour et de religion. Comme illustration d'une de ces créations, *La Comédie de Mont-de-Marsan* est écrite en 1548. Elle met en scène quatre personnages: tout d'abord la Mondaine, qui n'aime que son corps, et la Superstitieuse, qui n'aime que son âme et mortifie son corps de toutes les manières, se disputent sur leur mérites. La Sage, qui représente un évangélisme raisonnable, prend parti dans le débat pour stigmatiser la folle sensualité de la première, l'orgueil pharisaïque de la seconde. Finalement, la Bergère, Ravie de Dieu, chante l'amour d'un Ami qui vaut mieux que la beauté, la science et la sagesse . La Ravie représente la forme extrême du fidéisme de Marguerite de Navarre, une attitude religieuse purement affective sous l'influence de Briçonnet et des «libertins spirituels»⁷⁷.

⁷⁶ VIENNOT, Éliane, *La France, les femmes et le pouvoir...*, p.470

⁷⁷ BERTHELOT, Anne et CORNILLIAT, François, *op.cit.*, p.390

Louise Labé (1522 - 1566)

"Estant le tems venu, Mademoiselle, que les severes loix des hommes n'empeschent plus les femmes de s'apliquer aus sciences et disciplines: il me semble que celles qui ont la commodité, doivent employer cette honeste liberté que notre sexe ha autre fois tant desiree, à icelles aprendre: et montrer aus hommes le tort qu'ils nous faisoient en nous privant du bien et de l'honneur qui nous en pouvait venir".

Louise Labé, *Épître dédicatoire*⁷⁸

Louise Labé naît à Lyon en 1522. Vivant dans un milieu bourgeois, elle est la fille d'un artisan-cordier, Pierre Charly, dit Labé, d'où son surnom «La Belle Cordière». Son père lui fait donner une éducation émancipatrice, fait pas courant à l'époque, et Louise est même confiée à des maîtres tels que le poète Maurice Scève⁷⁹. En 1555, avec la publication des *Œuvres de Lovize Labé Lyonnoize*, dédiées à Clémence de Bourges, l'écrivaine «naît à l'immortalité». Cet unique ouvrage à énorme succès, comprend une *Épître dédicatoire*, le *Débat de folie et d'Amour*, tous deux en prose, trois *Élégies* et vingt-quatre *Sonnets*. Pierrette Micheloud attribue ce succès (p.336) à l'apport de l'œuvre au mouvement émancipatoire féminin, non pas au fait qu'elle soit une femme écrivaine,

car enfin Louise Labé, en dépit de la malédiction qui pèse depuis toujours sur la féminité, est loin d'être la première femme qui s'adonne à l'art d'écrire. Elle n'est pas non plus la première à chanter les affaires de la passion, et pas davantage la première féministe. Mais la première, sans doute, à poser les jalons d'une libération féminine en profondeur, la première femme poète de la passion inconditionnelle, en tout cas de l'ère chrétienne. Avant, il y a Sapho. Son siècle lui permet cette éclosion. Fini le temps des quenouilles, la femme de

⁷⁸ LABÉ, Louise, *Œuvres complètes*, (éd. critique et commentée par Enzo Giudici), Genève, Droz, 1981, p.17

⁷⁹ MAKWARD, Christiane P. et COTTENET-HAGE, Madeleine, *op.cit.*, p.335

*la Renaissance entend mettre en pratique les théories humanistes sur l'égalité des sexes*⁸⁰.

La (re)Belle Cordière

En effet, l'importance du rôle des princesses, figure de pouvoir féminine au sein de la cour, dans la diffusion des savoirs, de la culture et de la nouvelle courante féministe, contraste avec le rôle de Louise, une bourgeoise «courante», fille d'un cordelier et avec une vaste formation (très complète pour une femme de son milieu), qui a aussi tant fait pour cette libération. De même que sa concitoyenne Pernette du Guillet, la *Belle Cordière* cherche à montrer aux «Dames Lionnoises» que l'émancipation féminine est possible grâce aux outils de la connaissance et de la création littéraire⁸¹. Effectivement, Louise Labé ouvre une nouvelle voie dans le proto-féminisme, dans laquelle même celles qui attaquent l'adversaire de front, comme Christine de Pizan l'avait déjà fait, n'avaient osé mettre leur pied. Pendant que plusieurs écrivaines acceptent l'injustice de leur condition, la poète lyonnaise commence par la libération de l'opresseur pour arriver à la libération de soi-même. Comme le décrit Pierrette Micheloud, «*Louise Labé, femme poète du seizième siècle, reste la figure de proue d'un féminisme qui n'est pas encore né, celui qui incitera l'homme à se libérer de ses propres chaînes*⁸²».

En fait, Micheloud décrit le *Débat de Folie et d'Amour* comme une allégorie de cette relation rédemptrice entre l'homme et la femme, étant Amour un enfant qui surestime les valeurs de Folie en se croyant tout à fait supérieur à elle. Folie est adulte et pardonne la jeune inconscience du garçon, cependant elle ne tolère pas d'être traitée avec tant de mépris et punit Amour en le privant de ses yeux. Ainsi, comme Jupiter l'établit («*Et guidera Folie l'aveugle Amour, et le conduira par tout ou bon lui semblera*⁸³»), Amour doit se laisser guider par

⁸⁰ MAKWARD, Christiane P. et COTTENET-HAGE, Madeleine, *op.cit.*, p.335

⁸¹ DARMON, Pierre, *op.cit.*, p.73

⁸² MAKWARD, Christiane P. et COTTENET-HAGE, Madeleine, *op.cit.* p.338.

⁸³ LABÉ, Louise, *op.cit.*, p.93

Folie, prenant des ailes libératrices qui lui font sortir des limites de son intelligence logique et concrète. C'est la femme, alors, méprisée et opprimée depuis le mythe d'Eve, qui mène l'homme au delà de sa raison, de par son intelligence sensible, et le libère de ses chaînes. «*Alors Amour aura des yeux, alors le monde, jusque-là condamné à être univoque, dialoguera de ses deux voix égales*⁸⁴».

Déjà l'*Épître dédicatoire* qui ouvre le recueil de l'auteure exprime toutes ces idées émancipatrices. Cependant, comme bien le dit Éliane Viennot, il ne faut pas qu'un texte soit si directement féministe pour être remarquablement significatif:

*S'adresser à une princesse, comme le faisait Anne de France dans ses Enseignements à sa fille (...), pour lui donner des conseils de vie morale, spirituelle et politique, dans un monde où seuls des hommes, depuis des siècles, se livraient à ce genre d'exercice (à l'exception de la très marquée Christine de Pizan) n'était pas neutre. S'adresser à Dieu, montrer qu'on n'a pas besoin d'intermédiaires patentés pour le faire, défendre des positions dans le débat théologique du temps, comme le faisait Marguerite de Navarre, ne l'était pas davantage. Pourtant, les deux princesses dépassèrent largement ces postures déjà fort subversives en soi.*⁸⁵

Cette *Épître*, alors, un texte largement humaniste de par sa revendication des savoirs comme la plus grande et honorable vertu de l'être humain, défend les avantages de l'écriture. Celle-ci s'avère donc un moyen de revalorisation de la femme qui, en même temps, encouragerait la créativité et la sagesse masculine, «*de peur qu'ils n'ayent honte de voir précéder celles, desquelles ils ont prétendu être toujours supérieurs quasi en tout*⁸⁶». La lettre, intitulée A M.C.D.B.L (*À Mademoiselle Clémence de Bourges Lionnoize*), qui, d'après Micheloud, constitue un hommage qui ne s'adresse qu'à la personne qu'on admire et qu'on aime le plus⁸⁷, s'avère cependant pour Christine Clark-

⁸⁴ MAKWARD, Christiane P. et COTTENET-HAGE, Madeleine, op.cit. p.338.

⁸⁵ VIENNOT, Éliane, "La diffusion du féminisme...", p.34.

⁸⁶ LABÉ, Louise, op.cit., p.18

⁸⁷ MAKWARD, Christiane P. et COTTENET-HAGE, Madeleine, op.cit., p.336

Evans plus qu'une simple convention adressée à une femme noble, mais un moyen d'assurance du développement du pouvoir intellectuel féminin⁸⁸.

Louise Labé reçoit aussi les influences italiennes dont on peut voir dans son œuvre un forte pétrarquisme, inversé au féminin. Cependant sa vision de l'amour, que l'on aperçoit dans les *Sonnets* où dans le *Débat*, est largement civilisatrice (celle qui «*veut que les hommes se mettent en quatre pour plaire aux dames- et inversement*»), mais aussi ironique par rapport aux théories savantes autour de la passion amoureuse⁸⁹. Cette vision est contraire, d'après Wilson Balridge (*La présence de Folie dans les œuvres de Louise Labé*⁹⁰), à l'idéologie masculine de l'amour de la sagesse qui se développait depuis l'Antiquité. La poète oppose à cette philosophie la *sagesse de la folie*, avec la valorisation de la passion, du délire et de la fantaisie dans un échange affectif total des amants qui les «*"étrange" (écarter, éloigner)[...] d'eux mêmes en leur faisant connaître une force libératrice supérieure à toute raison*». C'est ainsi que pendant l'échange amoureux se produit une «*sortie hors de soi*» à laquelle l'auteure fait référence dans plusieurs sonnets (XVIII), liée à la folie qui domine l'amour. Cette passion effrénée, en plus de donner lieu à l'activité créatrice⁹¹, nous plonge dans un côté plus spirituel et érotique qui, de par le souci d'égalité de genres de l'écrivaine, met les amants au même niveau dans un rapport d'identité et de mutualité⁹². Il s'agit donc, d'après Évelyne Berriot-Salvadore, d'une transgression de la rhétorique amoureuse féminine, puisque «*l'écriture ne dit pas un désir assouvi ou une dialectique de l'âme et du corps mais un déchirement difficilement réductible entre le corps-désir et le corps-devoir, entre le corps-poétique et le corps social*⁹³».

⁸⁸ *Louise Labé 2005* (études réunies par ALONSO, Beatrice et VIENNOT, Éliane), Saint-Étienne, publications de l'Université de Saint-Étienne, 2004, p.94

⁸⁹ VIENNOT, Éliane, "La diffusion du féminisme...", p.31

⁹⁰ in *Louise Labé 2005*, p.71

⁹¹ Wilson Balridge, in *Louise Labé 2005*, p.76

⁹² Christine Clark-Evans, in *Louise Labé 2005*, p.92

⁹³ BERRIOT-SALVADORE, Évelyne, "Les héritières de Louise Labé", in *Louise Labé 2005*, p.129

Par ailleurs, étant donné que le théâtre était un moyen de diffusion de la misogynie, se moquant des régentes et des princesses ou montrant la femme comme une personne lubrique, grossière et violente dans plusieurs farces, beaucoup de reines et princesses s'attaquent à ce genre dans l'intention de le renouveler. Comme nous avons vu, Marguerite de Navarre elle-même écrit une dizaine de pièces qui sont jouées devant la Cour. Dans cette voie de renouvellement théâtrale, on pourrait insérer, d'après Viennot, le *Débat de Folie et d'Amour* de Louise Labé, de par ses aspects dramaturgiques comme ce sont la liste des «personnages» au début du texte, les indications de «mise en scène», les changements de «scène», etc.. Le tout dans la ligne de l'expérimentation, «à la frontière du théâtre et du dialogue philosophique», sans avoir recours à l'imitation des Anciens⁹⁴.

⁹⁴ VIENNOT, Éliane, "La diffusion du féminisme au temps de Louise Labé", in *Louise Labé 2005*, p.27

Pernette du Guillet (ca. 1520 - 1545)

*La nuit était pour moi si très-obscur
 Que Terre et Ciel elle m'obscurcissait,
 Tant qu'à Midi de discerner figure
 N'avais pouvoir- qui fort me marrissait:
 Mais quand je vis que l'aube apparaissait
 En couleurs mille et diverse, et sereine
 je me trouvai de liesse si pleine -
 Voyant déjà la clarté à la ronde -
 Que commençai louer à voix hautaine
 Celui qui fit pour moi ce Jour au Monde.*

Pernette du Guillet, *Rymes II*⁹⁵

La poète naît à Lyon en 1518 (ou en 1520 selon les sources, car on a peu de renseignements sur la courte vie de cette femme de lettres) au sein d'une bonne famille. Elle reçoit une éducation soignée grâce à laquelle elle apprend l'espagnol, l'italien et quelques rudiments de latin et de grec, en plus de jouer de plusieurs instruments. En 1536, Pernette du Guillet fait la connaissance de son grand amour: le poète Maurice Scève, pour qui elle éprouve une passion qui se voit reflétée dans ses œuvres. Elle introduit même des anagrammes du nom de son bien aimé dans sa *Ryme V (VICE À SE MUER, CE VICE MUERAS)*, et devient l'inspiratrice de l'œuvre majeure de Scève, la *Délie*. Cependant, cette histoire d'amour doit se poursuivre uniquement dans le champ poétique et épistolaire, car en 1537 Pernette est mariée par la force à M. du Guillet, qui néanmoins publie les écrits de sa femme

⁹⁵ *Quelqu'un plus tard se souviendra de nous* (anthologie poétique), Paris, Gallimard, 2010

après sa morte prématurée en 1545. Ce recueil de poèmes exclusivement amoureux paraît sous le titre de *Rymes* à Lyon en cette même année⁹⁶.

Dans ses vers, la poète nous montre l'amour qui semble dominer toute son existence, de même que la dévotion totale qu'elle ressent envers Scève. Tout comme Marguerite de Navarre (ou encore plus, selon Dudley B. Wilson), Pernelle du Guillet montre sa «faiblesse féminine», alors que Louise Labé se montre beaucoup plus fière⁹⁷. La relation amoureuse n'est plus égalitaire comme dans le cas de Louise Labé. Ainsi, établissant une métaphore de la clarté qui symboliserait à la fois «*la pureté de leur amour et les lumières intellectuelles qu'engendre leur fréquentation*⁹⁸», la force féminine est incarnée par la journée alors que la force masculine correspondante joue le rôle du jour («*Puisque mon Jour par clarté adoucie / M'éclaire toute, et tant, qu'à la minuit / En mon esprit me fait apercevoir / Ce que mes yeux ne surent oncques voir.* »)

L'ordre établi de soumission féminine est accepté par Pernelle, mais non sans proposer avant une alternative dans un de ses poèmes (*l'Élegie II*) pour ensuite la rejeter. Il s'agit d'un passage où la poète se voit pour un instant déesse dominatrice à laquelle l'amant devrait servir («*Mais que de moi se sentît être serf, / Et serviteur transformé tellement / Qu'ainsi cuidât en son entendement, / Tant que Diane en eût sur moi envie, / De lui avoir sa puissance ravie.*»). Cependant, l'écrivaine adopte finalement l'attitude de soumission conventionnelle, puisqu'elle se voit «*sans grâce et sans mérite*», alors que c'est son amant qui possède le talent pour les écrits qui un jour feront le bonheur du couple⁹⁹. L'admiration pour ce talent supérieur de son amant est aussi présente dans la *Rymes VI* («*Prête-moi ton éloquent savoir/ Pour te louer ainsi que tu me loues*»).

⁹⁶ Diane S. Wood in *Dictionnaire littéraire des femmes de langue française*, p.296/ Notice biographique in *Quelqu'un plus tard se souviendra de nous*, p.22

⁹⁷ B.WILSON, Dudley, "La poésie amoureuse de Louise Labé", in *Louise Labé 2005*, p.183

⁹⁸ MAKWARD, Christiane P. et COTTENET-HAGE, Madeleine, *op.cit.*, p.297

⁹⁹ *Ibid.*

Les soixante-treize poèmes du recueil de la lyonnaise présentent des éléments du Néoplatonisme et du Pétrarquisme italiens. La force et l'attraction du désir physique y sont exprimées, tout comme des débats philosophiques sur la nature de l'amour, alors qu'une sorte d'union spirituelle et intellectuelle plonge les amants dans un rapport d'affection et de contentement réciproques. Ces échanges intellectuels, de sagesse, de vécu, de lumière, sont établis lors d'un dialogue qui laisse écouter la voix féminine, reléguée au silence inébranlable dans les textes pétrarquistes et néoplatoniques, où la femme devient normalement objet silencieux du désir et de la souffrance masculine¹⁰⁰.

Pernette du Guillet essaie alors, ainsi que sa concitoyenne Louise Labé, de renverser le code de la poésie amoureuse (jusqu'à ce moment masculine), en s'appropriant de lui. «*Des changements s'en suivent du fait qu'une femme est l'auteur, et non plus seulement l'objet du discours amoureux*¹⁰¹». De sa part, Marguerite de Navarre s'efforce de changer l'amour humain pour qu'il prenne Dieu comme source véritable et pure.

À la mort de la poète, Antoine du Moulin écrit le *Préface* aux œuvres de l'auteure dans la première édition des *Rymes*, s'adressant aux «vertueuses Dames Lyonnaises». L'auteur y regrette la perte de «*celle vertueuse, gentile, et toute spirituelle Dame D. Pernette du Guillet*» et loue les multiples vertus de l'écrivaine: son attachement aux lettres, à la musique et aux langues, mais aussi «*à sçavoir de vous excerciter, comme elle, à la vertu, et tellement, que, si par ce sien petit passetemps elle vous a montré le chemin à bien, vous la puissiez si glorieusement ensuyvre*». Tout de même il blâme tout «*larron de l'honneur*» qui ne fasse publique louange du sexe féminin.

¹⁰⁰ SIMROTH JAMES, Karen, "The other voice", in *Pernette du Guillet, Complete poems. A bilingual edition*, Centre for Reformation and Renaissance Studies, Toronto, 2010, p.30

¹⁰¹ BERTHELOT, Anne et CORNILLIAT, François, *op.cit*, p.310

Conclusions (...vers le bonheur)

En guise de conclusion, nous voudrions nous en remettre à l'œuvre de René de Maulde La Clavière, qui mène un étude approfondi de la vie des femmes de la Renaissance, et dont le beau chapitre final a été une source d'inspiration. Comme le signale son intertitre, *...Vers le bonheur!*, la femme pendant la Renaissance est conçue par l'auteur comme un rayon d'espoir, après les dites "ténèbres" médiévales et avant la violence des guerres de religion, qui essaie de construire un chemin vers la prospérité. Face à l'esprit pratique des hommes, la femme se dresse comme «*chercheuse des nobles pensées, des pensées nécessaires au bonheur*¹⁰²». C'est ainsi que naît une nouvelle *philosophie de vie*, une *science du platonisme*, un *sacerdoce de beauté*.

*Elles sont les reines du bonheur, elles doivent nous forcer à être heureux et à jouir du bonheur qui nous est nécessaire. Dans ce but, elles formèrent une ligue: au nom des droits du cœur, elles accomplirent une sorte de coup d'Etat*¹⁰³.

Cependant, personne ne fut plus heureux finalement. Une série de circonstances interrompent le pouvoir des femmes et mettent fin au rêve. La fatigue de l'idée du beau et le scepticisme vers l'amour nous mènent à la nouvelle moralité de la cour de Charles IX. Du Bellay «*jure haine au platonisme édulcoré, aux langueurs du pétrarquisme*¹⁰⁴». Quelques étincelles du néoplatonisme prévalent néanmoins sous forme de préciosité ou de féminisme littéraire, et des femmes énergiques continuent leur croisade intellectuelle. Mais ce que Maulde-La Clavière appelle un *sauvage enfantement* ouvre un XVIIe siècle «*magnifique et tout masculin*¹⁰⁵». Pour lui, «*les crises qui ont éclaté chaque fois que les hommes ont voulu prendre leur revanche des femmes, au*

¹⁰² DE MAULDE-LA CLAVIÈRE, René, *Les femmes de la Renaissance*, Paris, Librairie académique Didier: Perrin et Cie., 1898, p.655

¹⁰³ *Ibid.* p. 656

¹⁰⁴ *Ibid.* p. 654

¹⁰⁵ *Ibid.* p. 662

XVI^e siècle, au XVIII^e, n'arrivent pas à nous convaincre que le pur emploi de la force soit l'idéal de la politique. Quel est l'être humain, même ayant arraché toute sensibilité, qui n'éprouve une soif inextinguible de bonheur?"¹⁰⁶»

L'auteur s'interroge aussi sur les motifs de l'échec d'une philosophie féminine qui visait au rétablissement de la paix et de l'amour et qui avait tout ce qu'il fallait pour réussir. La réponse, à ces timides femmes du XVI^e siècle leur a manqué la passion et l'audace d'être elles-mêmes. *«Au lieu de s'imposer, elles sont retombées à obéir, comme des dilettantes, prises dans leurs propres rets. Pourquoi?...¹⁰⁷»*

Pour de Maulde La Clavière, le fait de se détourner de la Beauté est un erreur, car toutes les définitions du mot beau s'appliquent à la vie, c'est une seule et même chose. Même si le proverbe dit qu'on ne meurt pas d'amour, ce qui est certain est qu'on meurt de l'absence de amour, *«on meurt du vide»*. Voilà pourquoi il faut se nourrir de beauté et s'attacher, par conséquent, à tout ce qui donne la vie¹⁰⁸.

En ce qui nous concerne, la beauté a inondé cette étude de découverte: les éclats de la Renaissance, les attraits des histoires des protagonistes, le charme de leurs textes, les appas des nouvelles idées, la séduction d'une révolution. Les femmes, qui représentent l'âme et le côté plus émotionnel et sensible de l'être humain, ont réussi pendant cette époque à exercer une forte influence dans le domaine politique, moral, religieux et intellectuel. Celle-ci a jeté les fondements des activités féminines postérieures, ainsi que la figure de grandes auteures comme Marguerite de Navarre ou Louise Labé a su inspirer d'autres femmes dans la tâche émancipatrice de l'écriture.

¹⁰⁶ DE MAULDE-LA CLAVIÈRE, René, *op.cit.*, p.671

¹⁰⁷ *Ibid.* p. 672

¹⁰⁸ *Ibid.*

Bibliographie

- ALONSO, Béatrice et VIENNOT, Éliane, *Louise Labé 2005*, Saint-Étienne, publications de l'Université de Saint-Étienne, 2004.
- BERTHELOT, Anne et CORNILLIAT, François, *Littérature, textes et documents, Moyen Âge-XVIe siècle*, Ed. Nathan, Paris, 1988.
- DARMON, Pierre, *Femme, repaire de tous les vices. Misogynes et féministes en France (XVIe-XIXe siècles)*, André Versaille éditeur, Bruxelles, 2012.
- DE MAULDE-LA CLAVIÈRE, René, *Les femmes de la Renaissance*, Paris, Librairie académique Didier: Perrin et Cie., 1898.
- FEBVRE, Lucien, *Amour sacré, amour profane*, Paris, Gallimard, 1996.
- LESTRINGANT, Frank et ZINK, Michel, *Histoire de la France littéraire, Naissances, Renaissances (Moyen Âge-XVIe siècle)*, PUF, Paris, 2006.
- MAKWARD, Christiane P. et COTTENET-HAGE, Madeleine, *Dictionnaire littéraire des femmes de langue française. De Marie de France à Marie NDiaye*, Karthala, Paris, 1996.
- P.G CASTEX, P. SURER, G. BECKER, *Manuel des études littéraires françaises, XVIe siècle*, Hachette, Paris, 1966.
- VIENNOT, Éliane, *La France, les femmes et le pouvoir. L'invention de la loi salique (Ve-XVIe siècle)*, Perrin, Paris, 2006.
- *Conteurs français du XVIe siècle* (textes présentés et annotés par JOURDA, Pierre), Paris, Gallimard, 1971.
- DE NAVARRE, Marguerite, *Les prisons* (édition et commentaire par Simone Glasson), Genève, Droz, 1978.
- DOUMIC, René, "La femme au temps de la Renaissance". In: *Revue des Deux Mondes*, 4e période, tome 149, pp. 921-932, 1898.
- LABÉ, Louise, *Œuvres complètes*, (éd. critique et commentée par Enzo Giudici), Genève, Droz, 1981.
- *Quelqu'un plus tard se souviendra de nous* (anthologie poétique), Paris, Gallimard, 2010.
- SIMROTH JAMES, Karen, *Pernette du Guillet, Complete poems. A bilingual edition*, Centre for Reformation and Renaissance Studies, Toronto, 2010.
- VIENNOT, Éliane, "Les femmes de la Renaissance, objets d'études au XXe siècle", Université de Saint-Étienne, Institut Claude Longeon.

- VIENNOT, Éliane, "Éliane Viennot" [on-line]. *La France, les femmes et le pouvoir* (Dernière mise au jour, 7 /6/2015) [Disponible le 10/6/2015, 16:20].
<URL: [HTTP://www.elianeviennot.fr/FFP.html](http://www.elianeviennot.fr/FFP.html)>